



DANSE

Retour de la légendaire
Alvin Ailey Company

Page E 3



CINÉMA

Un thriller éclairant
sur les entrailles du FBI

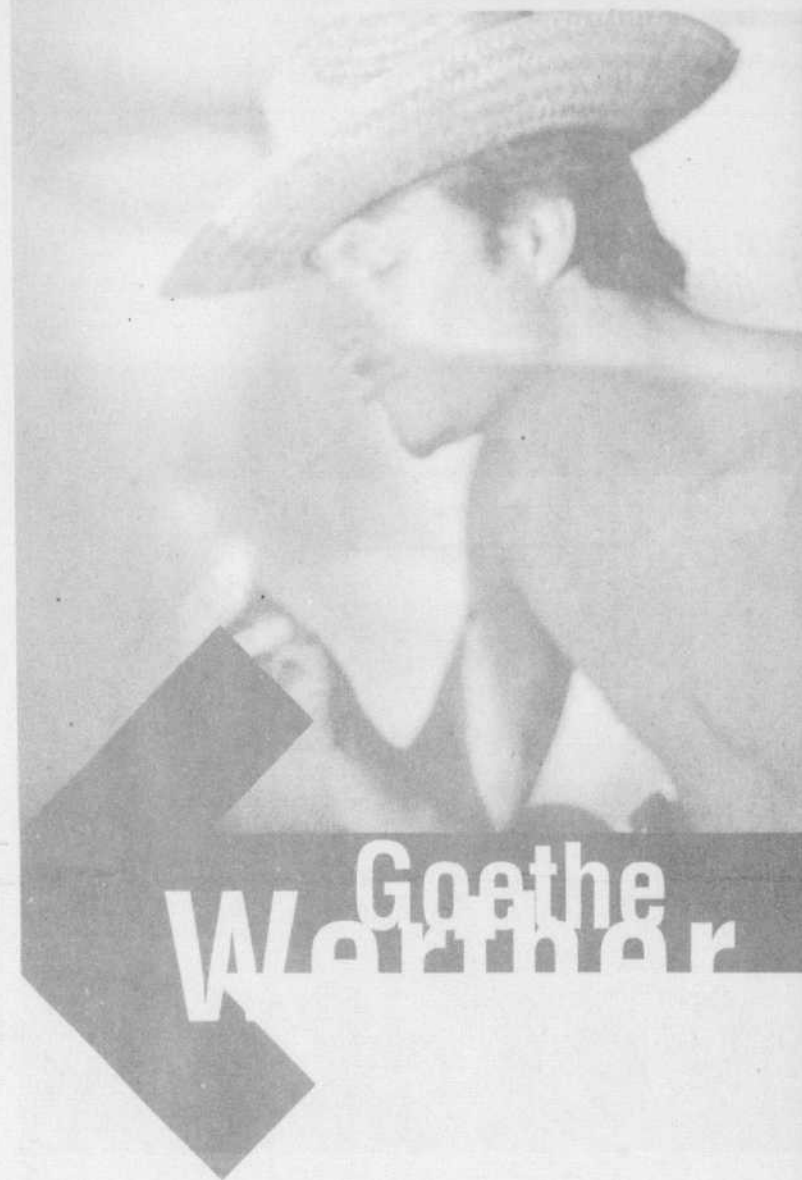
Page E 7

CAHIER
E

CULTURE

THÉÂTRE

Goethe comme s'il était là... sur Hotmail



Avant de faire toute la place au festival Temps d'images, l'Usine C propose un Werther qui utilise la caméra vidéo, Internet et même, pourquoi pas, Skype...

MICHEL BÉLAIR

Au tout début, il y a déjà 10 ans, Nicolas Stemann et Philipp Hochmaier souhaitaient simplement trouver une façon de raconter le Werther de Goethe qui colle vraiment à la réalité d'aujourd'hui.

Pourquoi Goethe et pourquoi Werther? «Parce que Goethe a un point de vue sur la vie qui est toujours actuel, répond Hochmaier au téléphone. Et parce que l'histoire de Werther est une histoire éternelle: des amoureux rejetés qui dépriment, il y en a plein autour de nous! C'est donc une histoire avec laquelle les gens d'aujourd'hui ont des liens étroits. Et nous avons choisi de la leur raconter dans une forme jeune, dynamique, très rythmée, qui met en relief l'essence du texte original de Goethe. Mais ce n'est pas le texte original: nous l'avons réduit à un spectacle qui fait une heure à peine.»

L'idée était sans doute bonne puisque, quelque 500 représentations plus tard, Werther! s'amène à l'Usine C en première nord-américaine après avoir triomphé dans la plupart des grands festivals européens.

Tarantino et Scorsese

Depuis Vienne, où il préparait sa valise en prévision de son séjour à l'Usine C du 19 au 24 février pour amorcer la deuxième édition du festival Temps d'images, Philipp Hochmaier se fait volubile.

À peine le milieu de la trentaine, le comédien travaille surtout en allemand mais aussi en anglais et en français puisqu'il est passé par le Conservatoire d'art dramatique de Paris. Même au bout du fil, on sent bien dans les mots qu'il utilise que c'est un homme

d'images et son accent autrichien ne vient finalement qu'amplifier l'originalité de son propos. Il insistera d'abord beaucoup sur le fait qu'il fallait absolument trouver une façon de «sauver l'énergie de Goethe» afin de «le rendre lisible aujourd'hui».

«Goethe, ce n'est pas qu'une vieille statue de marbre, ses propos sont souvent encore pertinents et toujours extrêmement vivants; on en voit partout des traces! Mais comme la plupart des jeunes ont peur des «vieux textes», on s'est dit, mon collègue Nicolas et moi, qu'il fallait leur raconter les souffrances du jeune amoureux éconduit dans une langue qu'ils comprennent bien, qui les fascine et qui les accroche: comme si c'était du Tarantino ou du Scorsese... Notre premier réflexe a donc été de sortir la caméra vidéo et d'utiliser cette nouvelle clé pour raconter une histoire classique.»

Goethe, le romantisme qu'incarne Werther, la caméra vidéo... le lien n'est pas à première vue évident: vous faites comment?

«Je ne vous raconterai pas tout, mais j'arrive sur scène avec le livre de Goethe et peu à peu je deviens Werther devant le public. Et au lieu de raconter l'histoire à travers une série de lettres comme le fait Goethe, nous nous servons des moyens que l'on utilise aujourd'hui pour communiquer: Skype, Internet, Hotmail, la caméra vidéo... Tout cela nous permet de proposer une sorte de «video diary» qui décrit les mêmes effets que les lettres de Goethe et qui transcrit bien leur énergie.»

Hochmaier dira aussi que la mise en scène de son «collègue» Nicolas Stemann «va vers les gens» et que c'est une «forme ouverte établissant un dialogue avec le public». C'est précisément ce que souligne la presse française. Dans la revue de presse qu'on pourra fa-

cilement reconstituer sur Internet, tous les critiques semblent avoir été secoués par la production et surtout par sa forme éclatée. On y parle partout de la profonde «actualité» de ce Werther!. Et l'on y a été séduit par la facilité avec laquelle Hochmaier peut tout aussi bien raconter violemment le désespoir qui afflige Werther que chanter de la musique country ou donner une recette de cuisine. Caméra au poing et grand écran derrière...

Prêt pour l'hiver

Petite pause entre Vienne et Montréal. Philipp Hochmaier ne s'en remettra pas vraiment puisqu'il en profite pour me demander la température qu'il fait à Montréal (-22 °C au moment de l'entrevue, mardi dernier). Étrange court silence criant d'incrédulité... Puis, après lui avoir chaudement recommandé la petite laine et alors que je lui demande si lui et son complice se sont inspirés d'un modèle, et s'ils travaillent toujours de la même façon, tout repart sur les chapeaux de roues.

Il répond d'abord qu'il y a dix ans, lors de la fondation de la compagnie Gruppe Stemann, à leur sortie presque de l'École nationale de théâtre, peu de gens travaillaient déjà de cette façon. Stemann et Hochmaier sont des «fans finis» du Wooster Group (www.thewoostergroup.org) de New York, mais leur Werther! empruntait vraiment une forme toute nouvelle à l'époque. «Nous y sommes allés de façon totalement intuitive, confie le comédien. Nicolas soutenait que la télé, la caméra vidéo et Internet avaient changé la vie des gens et changé le théâtre aussi. C'est d'abord lui qui a songé à intégrer la vidéo au spectacle. Puis

nous nous sommes mis à nous servir de tout cela comme autant d'outils pour raconter l'histoire de Werther, qui est celle de la souffrance et du manque d'amour de beaucoup de jeunes gens qui nous entourent... Chaque spectacle est une nouvelle exploration, mais aujourd'hui, ça fait partie de notre façon de travailler. C'est notre façon de travailler!»

Toujours? «Toujours en essayant de trouver des façons nouvelles de raconter les choses. Toujours de façon non conventionnelle. En nous rapprochant d'un langage qui est de plus en plus universel; qui est du moins parlé par la majorité des jeunes gens. Ce spectacle est un miracle! Même pour moi qui l'ai joué plus de 500 fois... Au début, j'étais plus revendicateur, plus nerveux; le spectacle était plus rythmé encore, plus rapide. Alors que maintenant j'ai mûri et le spectacle aussi. Et puis il y a le regard du public qui a changé. Le temps a changé la pièce et la pièce a changé le temps... Quand je rejoue Werther! — je traîne toujours les accessoires du spectacle dans une valise —, ce qui m'arrive encore 30 ou 40 fois dans une année, j'y replonge avec beaucoup de plaisir. Avec le temps, la pièce est devenue une sorte d'illustration de notre travail.»

Le Gruppe Stemann promène surtout deux productions à travers l'Europe et l'Amérique: Hamlet et Das Werk d'Elfriede Jelinek, deux spectacles en nomination lors de l'équivalent germanique des Masques en 2002, puis en 2005 pour le Jelinek. A Vienne, jusqu'à ce week-end, Philipp Hochmaier était sur la scène du Burgtheater dans Untertagsblues de Peter Hadke. Mais il est prêt pour l'hiver...

Le Devoir

CIRQUE

Papillon voltigeur

La Feria Musica mêle le cirque et de la danse contemporaine dans Le Vertige du papillon

STÉPHANE BAILLARGEON

Le cirque peut être romain, lunaire ou ambulancier. Il sait aussi très bien se faire belge, comme on commence à s'en rendre compte à la Tohu. Après nous avoir fait découvrir Hahaha de la compagnie Okidok, basée à Vaulx, voilà que la Cité des arts du cirque de Montréal ramène la Feria Musica, tout aussi belge que les deux «kloums» précédents.

«La Feria Musica peut être décrite comme la grande compagnie en Communauté française de Belgique, dit

Céline Maufra, chargée de production et de diffusion de la troupe. Il y a d'autres plus petites formes, comme Okidok, et de toutes petites troupes qui offrent des spectacles de rue, et encore des compagnies en Flandre. Mais sans fausse modestie, nous sommes la plus importante, ne serait-ce que pour le nombre de personnes employées.»

Basée à Bruxelles, la compagnie a été fondée en 1995 par le trapéziste Philippe de Coen et le compositeur Benoît Louis dans le but précis de mêler leurs arts pour en dégager du nouveau. «Il y a dix ans, le contexte n'était pas très favorable à cette création en Communau-

té française de Belgique, dit encore Mme Maufra. Le secteur est tout jeune ici et n'a été officiellement reconnu qu'en 1999 comme art de la scène à part entière. Le cirque est un peu une exception culturelle française, mais il se passe quand même des choses ailleurs», ajoute-t-elle avec une pointe d'ironie dans la voix en faisant référence à la circomanie de la France voisine, où on compte les troupes par centaines.

Un créneau insolite et singulier

Mme Maufra ne tient pas nécessairement à l'ap-

pellation du nouveau cirque ou du cirque contemporain. Elle ne se lance pas non plus dans de fines analyses et de byzantines catégorisations quand on l'interroge sur le branding de la Feria Musica. «On présente souvent ce qu'on fait comme du cirque-théâtre. Mais on peut dire nouveau cirque aussi. Peu importe le nom, l'important est l'idée de ne pas produire une succession de numéros où prime l'exploit.»

La Tohu a aussi la bonne habitude de repousser

VOIR PAGE E 2: PAPIILLON

CULTURE

Gloutons potentats



Odile Tremblay

V' là Radio-Canada avec une poursuite sur les bras parce que ses dirigeants ont traité un monsieur puissant de voyou. Loin de moi l'intention de jeter de l'huile sur ce feu ardent en répétant en écho le terme «voyou» (qui paraît presque tendre, mais *motus!*). On ne l'insultera pas, promis, le p.-d.g. de Québec.

Mais on remarquera qu'il sait de quel côté sont beurrées les *toasts* de ses intérêts personnels. Culotée, son idée de créer un fonds privé de financement pour nourrir l'ogre Québec. Oh! Il a dû reculer cette semaine sur un front: après s'être braqué durant plus d'un mois, Pierre Karl Péladeau a accepté de payer, à travers sa filiale Vidéotron, ses cotisations au Fonds canadien de télévision (FCT). Son beau projet de fonds privé n'est pas remisé pour autant. Patience! Il attend son heure.

Cette semaine, l'Association des réalisateurs du Québec s'indignait à juste titre du fait que le magnat de Québec veuille tirer le meilleur parti du système: empocher des crédits d'impôt et les subventions de Téléfilm et de la SODEC, mais sans

avoir de comptes à rendre ou de cotisations à verser pour autant.

Si son fonds privé voit le jour, toutefois, Péladeau deviendra de plus en plus indépendant de l'État et aucun argument ne pourra plus le rappeler à l'ordre. En le subventionnant, le gouvernement le tient encore par la barbichette. Mais bientôt, l'armada Québec, avec ses filiales — journaux, câblodistribution, télédiffusion, alouette! —, voguera sans doute toute seule au milieu de ses eaux territoriales, sans rien devoir à personne. Libre et plus dangereuse que jamais.

On ne voudrait pas canoniser Pierre Péladeau, fondateur de l'empire. Quand même, il se référerait encore vaguement au «bien commun». Fait générationnel sans doute, reliquat du catholicisme. Son rejeton s'abreuve ailleurs.

L'indécot «chacun pour soi» contemporain prend le pas sur le politique quand un gouvernement mollasson met si rarement le poing sur la table.

Chaque société enfante ses monstres, parfois beaux, grands, riches, sans scrupules et issus des facultés de philosophie. Des monstres qu'elle mérite.

Non, il ne vient pas de la planète Mars, Pierre Karl Péladeau, mais d'un monde qui lui a permis de se bâtir un empire en autarcie, si étanche qu'il envisage d'en faire un État audiovisuel dans l'État. Les feux verts octroyés à la convergence ont nourri des mégaloopies. En amont, la mondialisation rend la notion de territoire si élastique qu'il manque de drapeaux auxquels s'accrocher. Chacun hisse son petit pavillon privé.

Et si contestable qu'a été la décision de Québec

de retirer ses billes du fonds commun qui financer les productions privées dans notre réseau télévisuel, si cavalières qu'aient paru les méthodes Péladeau, ce dernier n'a pas tort sur tout. Sinon, ce serait trop simple. Or rien ne l'est.

Haro sur le fait qu'il ne veuille pas subventionner par la bande et en partie les diffuseurs publics comme Radio-Canada! On a besoin des télé publiques, si possible planant au-dessus de la mêlée mercantile, avec une vocation partiellement éducative. Sinon, ce sera au plus fort la poche, sans égard aucun pour les intérêts sociaux.

L'ennui, c'est que la SRC se comporte trop souvent comme un compétiteur des chaînes privées plutôt qu'en légataire d'une mission publique avec créneaux bien établis. A force de courir comme une perdue après les cotes d'écoute, de flirter également avec la convergence, Radio-Canada nage dans les mêmes eaux que Péladeau. Pas trop étonnant que ce dernier rechigne (même sous le chapeau de sa vocation filiale Vidéotron; l'immonde convergence est au cœur du litige) à verser des cotisations qui nourrissent une chaîne rivale de son TVA.

Insupportable, cette arrogance de Péladeau! Mais quand il crie sur les toits que le Fonds canadien de télévision ne correspond plus aux réalités du marché, à l'heure où les nouvelles technologies changent la donne, il faut bien l'écouter. Il dit vrai.

Que faire de ces supports émergents? Comment gérer Internet et la télé à la carte? Qui doit toucher ces redevances et quelle portion de la tarte doit être allouée à chacun des joueurs?

A l'heure de rafraîchir les conventions de travail

entre producteurs, artistes et télédiffuseurs, d'actualiser les règlements, la pomme de discorde pousse sur l'arbre des nouvelles technologies. Chez nous, même les tournages étrangers se retrouvent menacés alors que le torchon brûle entre artistes et producteurs sur ces questions de pointe.

Sans un coup de barre rapide, sans interventions politiques musclées et répétées, les tentatives de putsch des potentats privés, qui n'écotent que la voix de l'argent et s'entredéchirent dans des rivalités de clans, risquent de se multiplier. La manifestation de morgue de Pierre Karl Péladeau, si agaçante, aura peut-être servi à hâter certains ajustements.

La télévision, qui gardait hier encore son auditoire captif, a conservé d'anciens réflexes protectionnistes sans pouvoir désormais bien les justifier. Avec les habitudes de consommation culturelle en mutation constante, la prolifération des chaînes, la génération Internet qui a troqué le petit écran pour l'ordinateur, les modes de production et de diffusion cul par-dessus tête menacent d'emporter dans leur tourmente toute notion d'éthique, de bien commun, de vocation éducative.

Les empires des communications autosuffisants gonflent comme l'incroyable Hulk devant des politiciens presque à la merci de l'industrie. A eux de renverser la vapeur. Sinon, ces potentats de l'audiovisuel feront un vrai bras d'honneur aux gouvernements, à leurs subsides, à leur appel dérisoire à un esprit d'équipe qu'ils jugent si archaïque... et combien peu payant.

otremblay@ledevoir.com

PAPILLON

«Au cirque, la chute est perçue comme un échec.
Nous l'avons plutôt abordée comme un point de départ positif.»

SUITE DE LA PAGE E 1

périodiquement les frontières de l'esthétique circassienne, histoire de bien jouer son rôle pédagogique auprès des non-initiés dans cette ville qui n'en a pas vu beaucoup d'autres. En trois ans, la programmation est passée du plus familial et convenu au plus audacieux et inattendu. L'été dernier, la Cité poussait l'audace jusqu'à accueillir *Ola Kala* des Arts Sauts, une des troupes phares de l'avant-garde européenne.

Pour ce qu'on en découvre

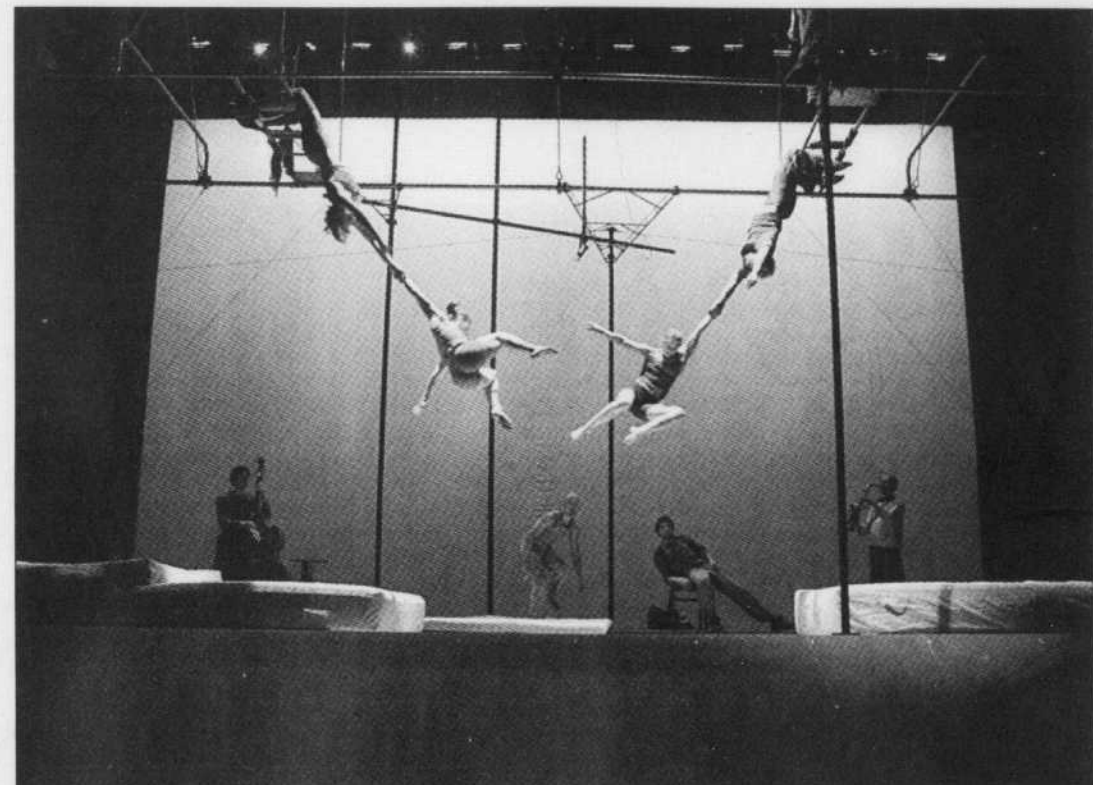
dans les dossiers de presse et en entrevue, la FERIA Musica tombe aussi dans ce créneau insolite et singulier. Le duo créateur de Coen-Louis s'est démarqué avec *Liaisons dangereuses* (1997) et *Calcinculo* (2000), explorant déjà le mélange des genres souhaité. Avec son spectacle *Le Vertige du papillon*, le cirque entre en dialogue avec la musique et la danse.

«Les trois productions s'avèrent très différentes l'une de l'autre, explique la chargée de production. Le premier spectacle mettait en

scène des artistes de cirque et des chevaux en reprenant des éléments du cirque traditionnel, comme la piste ronde et le sable, mais aussi le trapèze et le fil de fer. Le deuxième spectacle proposait la construction d'une tour de Babel, tout un univers de poutrelles et de cordes manipulé par les artistes-constructeurs. Le Vertige du papillon s'intéresse au mouvement.»

La danse et le cirque, donc. Mme Maufra rappelle entre autres l'influence du chorégraphe Joseph Nadj, qui a ébranlé le milieu du cirque en préparant le spectacle emblématique *Le Cri du caméléon*, avec des finissants du Centre national des arts du cirque de Châlons-en-Champagne, en France, il y a une décennie. Cette fois, la chorégraphe Fatou Traoré se retrouve aux commandes pour la FERIA. «Pour nous, c'est tout à fait nouveau. Nous ne voulions pas que la danse soit un simple habillage des numéros. Nous avons tenté de générer de nouvelles choses en travaillant pendant sept mois en atelier de recherche en y invitant des artistes de différentes compagnies de danse contemporaine.»

Et tout ça pour quoi finalement? La fériamusicale donne au moins une piste fascinante, autour de la chute. «Au cirque, la chute est perçue comme un échec, note-t-elle. Nous l'avons plutôt abordée comme un point de départ positif. Nous avons aussi beaucoup



PASCAL DUCOURANT

Le Vertige du papillon arrive ici avec déjà 180 représentations au compteur offertes dans huit pays, dont le Japon et la Corée.

exploré du côté des relations entre l'aérien et le sol, où la chorégraphie peut explorer le thème de la chute. L'acrobate veut l'équilibre, mais le danseur recherche le déséquilibre, générateur de mouvement. Au bout

du compte, les acrobates ont donc développé un langage corporel assez original.»

En même temps, la FERIA ne cesse d'utiliser la Musica comme glu spectaculaire, et chacune de ses productions se veut, non pas l'aboutissement, mais la présentation d'une œuvre collective. «Tous les personnages sont liés et se révèlent indispensables pour la création. Une humanité se déplace, évolue, et les personnages interagissent entre eux et disent

qu'ensemble ils peuvent arriver à transformer le monde.»

Le Vertige du papillon arrive ici avec déjà 180 représentations au compteur offertes dans huit pays, dont le Japon et la Corée. La FERIA Musica se produit à Montréal et même dans les Amériques pour la première fois. Le spectacle commence mardi et sera présenté au moins jusqu'au 3 mars.

Le Devoir

du roman
Alessandro BARRICO
le Théâtre Niveau Parking présente

sans sang Jusqu'au 10 mars
Réservations : 529-2183

adaptation
ANDRÉ JEAN
mise en scène
MICHEL NADEAU

EN CODIFFUSION AVEC LE
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
7, rue CÉCILE EST, SUITE 100
(418) 529-2183

/Théâtre de la Ville, Longueuil ON JOUE AU [PROSPERO] Montréal
10 février, 20h - 11 février, 15h 20 février au 10 mars, 20h
150, rue de Gentilly Est 1371, rue Ontario Est
billetterie: 450-670-1616 billetterie: 514-526-6582 et
www.theatredejaville.qc.ca Admission 514-790-1245
www.lavillee.qc.ca

Les jours fragiles
de/ Philippe Besson
production/Théâtre Complice
Adaptation et mise en scène/ Denis Lavalou
Avec/ Marie-Josée Gauthier, Ginette Morin et Marcel Pomerio
/Rencontrez Philippe Besson les 20 et 21 février au Prospero

Équipe de création/ Paul Livemont, Stéphane Ménigot, Ludovic Bonnier, Johanne Lelièvre, Angelo Barretti, Adèle Saint-Amant, Monique Brabant, Fleur Guerin

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
du 22 janvier au 24 février 2007

Texte ROLAND SCHIMMELPFENNIG
Traduction Johannes Honigmann et Laurent Muhleisen
Mise en scène THEODOR CRISTIAN POPESCU

Avec SIMON BOUDREAULT, EVELYNE BROCHU, GUILLAUME CHAMPOUX,
GAËTAN NADEAU, CRISTINA TOMA

Concepteurs : Magalie Amyot, Manon Bouchard, Michel F. Côté,
Ginette Grenier, Marc Parent, Julie Vérés

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de la
Compagnie Theodor Cristian Popescu

Une nuit arabe

Dernière chance de vivre cette expérience envoûtante
chaleureusement applaudie par la critique

Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.com



USINE ©

DU 19 AU 24 FÉVRIER 07

WERTHER!

GRUPPE STEMANN (ALLEMAGNE)
EN ALLEMAND AVEC SURTITRAGE EN FRANÇAIS

D'APRÈS JOHANN WOLFGANG VON GOETHE
MISE EN SCÈNE NICOLAS STEMANN
INTERPRÉTATION PHILIPP HOCHMAIR

À L'ÈRE DE LA VIDÉO ET DE L'ECSTASY,
QUEL SENS A LE ROMAN DE GOETHE SUR
LA MALADIE D'AMOUR DU JEUNE WERTHER ?

INFOS AU WWW.USINE-C.COM
GUICHET 514 521 4493
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM

« Le monologue exaltant d'un Werther saisissant,
brûlant et fiévreux. »
Nathalie Chifflet, OVA

CULTURE

THÉÂTRE

Dénoncer l'insoutenable légèreté de l'ordinaire

L'Opsis poursuit son cycle américain avec un texte étrange d'Adam Bock, Nager en surface

MICHEL BÉLAIR

Marie-France Lambert et Pierre Bernard sont là devant moi dans le hall de l'Espace Go qui discutent de cette pièce étrange d'Adam Bock, *Nager en surface* (*Swimming in the Shallows*), la deuxième production du nouveau cycle américain de l'Opsis... mais il est difficile de ne pas se mêler à la discussion en faisant d'abord allusion au retour sur scène (dans le rôle de «Nick le croiseur» qui va tomber amoureux d'un requin) de l'ancien directeur du Quat'Sous.

Plonger dans deux pieds d'eau

«Ce n'est pas un retour», précise tout de suite Pierre Bernard, que l'on avait vu jouer pour la dernière fois dans *Rêves* de Wajdi Mouawad, présenté à l'Agora de la danse en 1999 dans le cadre du FTA. «C'est une présence ponctuelle, c'est tout, poursuit-il. Serge [Denoncourt, le metteur en scène et codirecteur de l'Opsis] m'a invité à faire partie de l'aventure et je n'ai pas pu résister, c'est tout. C'est une sorte de parenthèse qui aura eu le grand mérite de me rappeler à quel point le métier d'acteur est exigeant et que je n'ai aucun projet d'avenir en ce sens. Je remercie d'ailleurs tous mes collègues pour leur générosité et leur patience pendant tout le travail de répétition... Ceci dit, c'est une expérience formidable, mais j'aspire à redevenir d'abord un homme de théâtre plutôt qu'un comédien. Voilà.»

Bon. Le sujet est clos. Et comme il n'en dira pas plus là-dessus, revenons à la première mondiale en français de *Nager en surface*. Comment décrire ce texte étrange?

«Ca ne se résume absolument pas, lance Marie-France Lambert, mais ça parle du trop, de la consommation à outrance, de la surabondance dans laquelle nous vivons. De la vacuité de tout cela. Et en même temps, d'amour, d'amitié et d'engagement. Ce qui est assez bizarre parce que le quatuor de personnages qui forment des couples homosexuels sont en même temps centrés sur leur nombril. Ce sont des gens qui ne s'écoutent pas puisque chacun ramène toujours tout à sa petite existence...» Pierre Bernard en rajoute en soulignant que les six personnages de la pièce parlent beaucoup, toujours en surface, de choses superficielles: «C'est une sorte de système de défense qui cache, bien sûr, un désarroi profond...»

Tout cela est néanmoins traité sur un mode léger par Adam Bock à travers l'histoire de trois couples formés par deux lesbiennes, deux gais et deux hétéros. Par fragments, par tranches, sans qu'il y ait de véritable intrigue. Bernard raconte que Denoncourt a insisté pour que les personnages ne soient que «des têtes qui parlent» et des gens qui ne ressentent rien, pour que les acteurs ne construisent pas



Pierre Bernard et Marie-France Lambert sont de la distribution de *Nager en surface*, d'Adam Bock, à l'Espace Go.

de background psychologique à leur personnage. Comme s'ils n'étaient que dans le moment présent. Comme si les choses qu'ils disent n'existaient qu'au moment où elles sortent de leur bouche et qu'elles n'entraînaient jamais aucun type de conséquence...

«Ça donne vraiment l'impression, reprend Marie-France Lambert, de plonger constamment dans deux pieds d'eau. Il n'y a jamais de sous-texte à jouer. Pas de profondeur à donner aux personnages puisque tout se passe en surface et que personne ne répond vraiment à personne. Qu'il se passe quoi que ce soit, qu'il se dise quoi que ce soit, rien ne change. On devine même que les liens d'amitié qui unissent les deux couples gais ne peuvent que durer...»

Un requin Armani

La conversation s'est mise à osciller entre deux pôles. D'une part, l'importance de souligner que les personnages de la pièce s'interrogent sur l'engagement; les deux comédiens se relancent là-dessus à coups de courtes phrases et d'exemples divers. Et, de l'autre, le besoin aussi de montrer du doigt ces personnages qui nous ressemblent tant parce qu'ils sont possédés par les choses qui les entourent.

Lambert et Bernard insistent en prenant pour exemple le couple hétéro, celui formé par Barb et Bob. Il va passer tout près d'éclater, ce couple, parce que Barb, inspirée par un texte bouddhiste qu'elle vient de lire, veut tout à coup se débarrasser de ses possessions matérielles. Son mari n'y comprend rien et cela créera une crise profonde au cours de laquelle ils verront tout ce qui les sépare...

Bizarre comme le passé peut nous rattraper sans que l'on s'y attende le moins du monde... À travers les mots des deux comédiens

parlant de la pièce, ce sont tout à coup des pans entiers du discours d'un poids lourd des années 1970, Carlos Castaneda, qui se sont mis à débouler au milieu de la table en fornicant ou nous sommes accoudés...

L'incessant babillage intérieur. Le monde vide de sens que nous faisons exister par cette perpétuelle pluie de mots.

La surface de la réalité dans laquelle nous orbitons et que nous définissons par ce constant murmure collectif.

Le peu de profondeur des échanges entre les gens.

La place immense qu'occupe le vide...

Autour de la table, pourtant, on s'est mis à parler d'un requin. C'est que Nick, «qui continue à chasser dans les bars tous les soirs malgré ses 48 ans», dit Pierre Bernard en parlant de son personnage, rencontre un prédateur... «C'est imprévisible, un requin, ça incarne le danger et ça peut même rendre l'aventure encore plus excitante. Mais Mako est un requin Armani un peu surréaliste et sa présence viendra surtout mettre en relief la quête de l'engagement qui anime les trois couples de la pièce.» Comme cette rencontre illustre finalement le plaisir sans nom que tout le monde semble avoir eu à travailler à ce spectacle à la limite... des limites de tout le monde. Ne reste plus qu'à voir ce que cela donnera une fois assis sur un siège de spectateur...

Le Devoir

NAGER EN SURFACE

Texte d'Adam Bock traduit et mis en scène par Serge Denoncourt. Une production de l'Opsis présentée à l'Espace Go du 20 février au 17 mars. Rens: 514 845-4890.

DANSE

Couleurs jazz

Le retour de la légendaire Alvin Ailey Company

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après une absence de vingt ans, la troupe new-yorkaise Alvin Ailey American Dance Theatre revient secouer les planches de la Place des Arts cette semaine, à l'invitation des Grands Ballets canadiens et dans le cadre du Mois de l'histoire des Noirs.

Une réputation immense devance la compagnie de danse moderne pétrie d'influences culturelles afro-américaines. Fondée en 1958 par Alvin Ailey, la troupe de trente danseurs inonde toutes les scènes du monde de sa sensualité et de sa joie contagieuse de danser. Soixante et onze pays l'auraient à ce jour accueillie, soit quelque 21 millions de spectateurs!

«Quand le rideau se lève, les danseurs se donnent à 150 %, comme si c'était le dernier jour de leur vie», lance au bout du fil Masazumi Chaya, directeur artistique adjoint. Leur énergie légendaire a fait en partie leur succès.

Mais l'héritage culturel afro-américain y contribue aussi. Personne ne niera qu'Alvin Ailey posait un geste sociopolitique en fondant sa compagnie, à une époque où les corps de ballet lavaient plus blanc que blanc — réalité. Si bien qu'à New York, la tradition de Noël se partage aujourd'hui entre le *Casse-Noisette* de Balanchine et les rythmes gospel et soul de *Revelations*, pièce-culte de la troupe, créée en 1960 par son chorégraphe-fondateur et présentée cette semaine à Montréal. Celui-ci y déversait ses bonheurs et malheurs de jeune Noir né dans une petite ville du Texas, de la dure résistance à l'oppression à la libération jubilatoire de la messe du dimanche.

De là à dire que la compagnie Alvin Ailey se cantonne dans cet héritage, il y a une pirouette que la troupe n'est pas prête à faire. Non que les temps aient tant changé — une première ballerine noire au New York City Ballet racontait récemment au quotidien *San Francisco Gate* son combat pour montrer qu'une Noire «peut aussi être élégante et éthérée...» Mais Alvin Ailey a toujours misé sur la diversité des cultures dans ses rangs, une réalité somme toute très américaine.

«Nous sommes une compagnie américaine qui compte de bons danseurs, pas forcément des Noirs», dit M. Chaya, lui-même Sino-Américain qui évolue au sein de la troupe depuis 1972. Il y a des Philippins, des Japonais, un Français... «Si les pièces connaissent tant de succès, c'est parce qu'elles dégagent une grande humanité.»

Ces derniers temps surtout, la troupe semble marquer un tournant en incarnant des œuvres de chorégraphes tels Twyla Tharp et Karole Armitage.

Reste qu'avec ses fortes couleurs jazz et soul, le programme montréalais témoignera d'un patrimoine chorégraphique largement influencé par la culture afro-américaine. L'incontournable *Revelations*, condensé pur jus de ce qui a fait la notoriété de la troupe, clôturera la soirée. «Ce ballet va droit au cœur et il y reste», commente M. Chaya. On verra aussi *The River*, fruit d'une collaboration fameuse entre Alvin Ailey et le jazz-

man Duke Ellington, qui célèbre le cycle de la vie, de la mort et de la renaissance.

Une plus récente création (2005) de la directrice artistique Judith Jamison, *Reminiscin'*, rend pour sa part hommage aux grandes interprètes du jazz d'hier et d'aujourd'hui, les Ella Fitzgerald, Nina Simone, Sarah Vaughn et autres Diana Krall qui tissent la trame sonore.

Masazumi Chaya ne cache pas que son propre héritage chorégraphique est imbibé de la philosophie d'Alvin Ailey. «Je ne fais pas qu'enseigner le mouvement, je veux faire connaître et comprendre la philosophie de M. Ailey, dit-il. Mais c'est à chacun de développer sa personnalité comme danseur à travers le mouvement de M. Ailey.» Il décrit l'artiste mort du sida en 1989 comme un homme chaleureux et facile d'accès.

«C'était un grand homme, lance-t-il en éclatant de rire, à cause du double sens de sa phrase. On l'appelait le gros ours. Il avait un sourire superbe. Souvent les directeurs artistiques sont distants, mais avec lui, on avait juste envie de lui faire un câlin.»

Le Devoir

Alvin Ailey American Dance Theater, du 22 au 24 février à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.



ANDREW ECCLES

Avec ses fortes couleurs jazz et soul, le programme montréalais de la troupe Alvin Ailey American Dance Theatre témoignera d'un patrimoine chorégraphique largement influencé par la culture afro-américaine.

LE THÉÂTRE DE L'OPSIS

NAGER EN SURFACE

(SWIMMING IN THE SHALLOWS)

Texte ADAM BOCK
Traduction SERGE DENONCOURT
Assistance à la traduction MARTSE WARDA
Mise en scène SERGE DENONCOURT

Avec ANNICK BERGERON, PIERRE BERNARD, STÉPHANE BRETON, PATRICE GODIN, ÉLISE OUILBAULT ET MARIE-FRANCE LAMBERT
Collaborateurs SUZANNE CROCKER, LOUISE CAMPEAU, FRANÇOIS BARBEAU, NICOLAS BASQUE, LUC PRAIRIE ET JEAN-FRANÇOIS CAISSY
Direction générale et artistique LUCE PELLETIER

DU 20 FÉVRIER AU 17 MARS 2007

Théâtre ESPACE GO
4890, Boul. Saint-Louis
RÉSERVATIONS : 514 845-4890 ou www.opsisgo.com

CYCLE STATE-UNION

du 27 février au 17 mars 2007
au Théâtre d'Aujourd'hui

2191 nuits

Une production du théâtre Les Deux Mondes

Texte Philippe Ducros | Mise en scène Daniel Meilleur | Vidéo Yves Dubé | Accessoires Guy Fortin
Musique et environnement sonore Michel Robidoux | Costumes Anne Sophie Archambault
Lumières Pierre Bérubé

Avec Michel Mongeau, Lyne Rodier et Martin Vachon

Information | réservation
514 282-3900 | www.theatredaujourd'hui.qc.ca
3900, rue Saint-Denis, Montréal

le théâtre de la manufacture présente

avaler la mer et les poissons

de Sylvie Drapeau, mise en scène martine isabelle, Vincent
daniel gadouas, isabelle vincent

de sylvie drapeau, mise en scène martine isabelle, Vincent
daniel gadouas, isabelle vincent

du 27 février au 24 mars 07 / SUPPLÉMENTAIRES les samedis à 15h

GRAND PARTENAIRE DE LA TOURNÉE

ALCOA

Partenaires de la saison

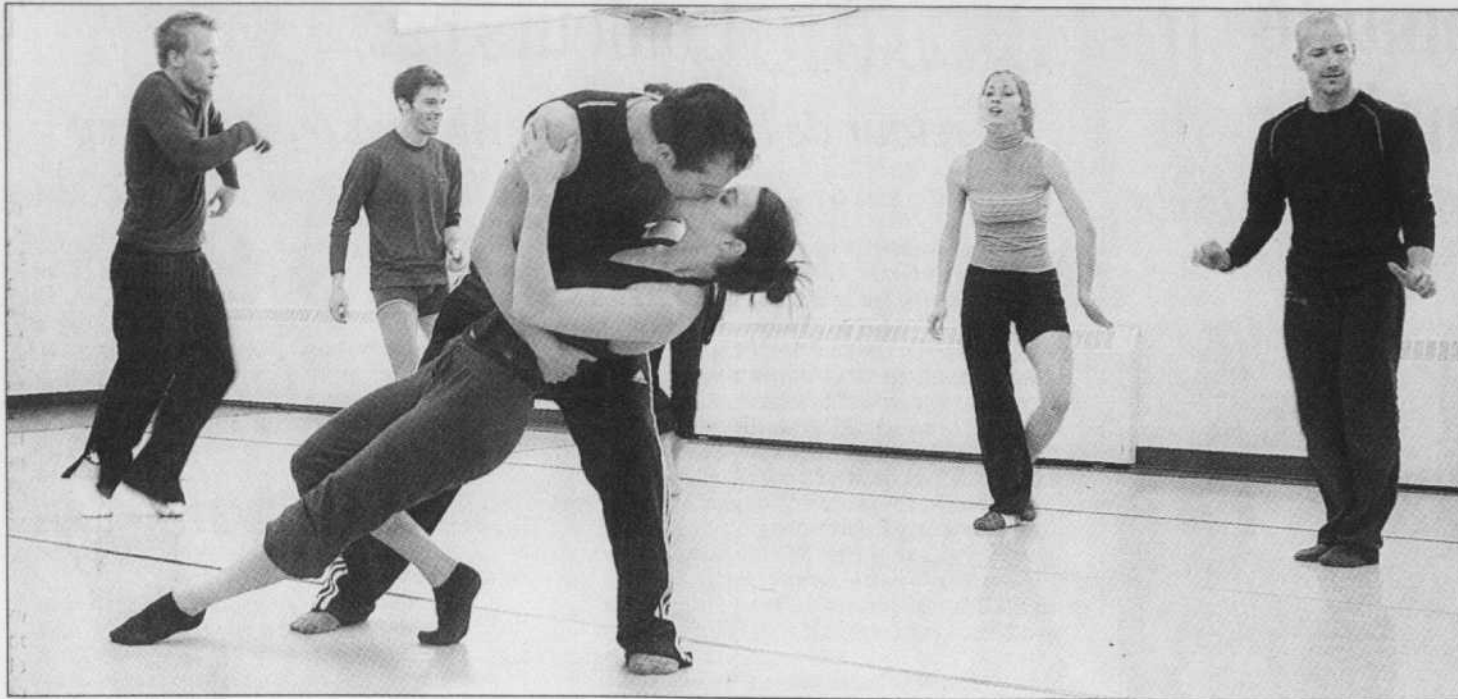
LA LICORNE 514.523.2246
4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelallicorne.com

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

Télé-Québec LE DEVOIR

CULTURE

DANSE



Les danseurs de BJM Danse en répétition

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Renaissance consommée

La compagnie BJM Danse donne le coup d'envoi de Montréal en lumière

FRÉDÉRIQUE DOYON

De l'ombre jaillit la lumière. Du quasi-oubli dans lequel avait sombré au début des années 90 la compagnie BJM Danse, ex-Ballets jazz de Montréal, dont on croyait le style révolu, la compagnie connaît une fulgurante remontée... jusqu'à ouvrir la grande fiesta hivernale, Montréal en lumière (FML).

«La compagnie souffrait de beaucoup de préjugés», raconte Louis Robitaille, directeur artistique de BJM Danse — ainsi renommée il y a quelques années pour souligner le chemin parcouru sans tout à fait rompre avec son riche passé. On a défoncé beaucoup de portes depuis. Alors, une occasion comme celle de Montréal en lumière, ça fait un petit velours.»

Entre les recherches plus conceptuelles de la danse et le désir renouvelé de faire éclater le mouvement pur, BJM Danse a trouvé sa niche. Profitant peut-être un peu au passage du ras-le-bol ressenti à l'égard du courant de la non-danse, qui a marqué le tournant du siècle.

Le succès de BJM Danse ne se mesure pas seulement à l'aune de sa présence au festival Montréal en lumière, loin de là. Celle-ci n'est qu'un symptôme d'une renaissance déjà consommée. Déjà en 2003, *The Stolen Show*, signé par la chorégraphe canadienne montante Cryst-

tal Pite, volait la vedette et couronnait des années de travail à réinventer l'esthétique BJM. Car du ballet jazz, il reste à la fois beaucoup et très peu. «Il reste la philosophie de la danse, l'esprit de liberté, la dynamique du mouvement, l'esprit convivial et familial», note M. Robitaille. Du ballet jazz, il reste aussi le ballet, sa forme classique essentielle pour la formation des danseurs, de l'avis du directeur — lui-même ancien premier danseur des Grands Ballets canadiens —, et sa forme contemporaine, qui fait la signature de BJM Danse aujourd'hui. Quant au style jazz pur, celui qui a vu naître les Ballets jazz de Montréal en 1972, il s'est laissé contaminer par d'autres influences. «Le jazz est toujours mêlé quelque part au vocabulaire des créations. *Aszure* en est un bel exemple.»

Personnalités multiples

Aszure (prononcer Ajour) pour Aszure Barton, dernière recrue de la troupe, qui a du flair pour repérer les jeunes talents en chorégraphie. Albertaine d'origine, New-Yorkaise d'adoption depuis huit ans, la jeune femme a fait sa formation dans les grands centres de ballet du pays, au Ballet national de Toronto (pour lequel elle a aussi dansé), au Ballet royal de Winnipeg, au Ballet d'Alberta. Une importante bourse du Conseil des arts du Canada lui a permis de silloner l'Europe pour y perfec-

tionner sa pratique, notamment auprès des prestigieux Nederlands Dans Theatre, Compania Nacional de Danza et Bêjart Ballet.

Aszure Barton travaille actuellement en résidence au nouveau Centre d'arts du mythique danseur Mikhaïl Baryshnikov.

«Le centre est un parfait exemple de sa générosité», confie Mme Barton à propos de l'ex-danseur du Kirov passé à l'Ouest en 1974, qui a dansé avec les grands noms du ballet américain avant de s'initier à la danse moderne, puis de diriger le White Oak Dance Project pendant 12 ans. Il travaille tout le temps et veut aider les jeunes artistes.»

Elle a trouvé là une riche matière, celle née de la rencontre des artistes émergents multidisciplinaires — dont le centre a fait sa mission —, et peut-être aussi un filon très humain pour sa recherche chorégraphique. Créé l'été dernier, lancé à l'automne, *Les Chambres de Jacques* s'enracine dans les personnalités propres des douze danseurs.

«Chacun a son histoire et sa sensibilité», dit, au bout du fil depuis New York, celle qui s'intéresse «aux personnes dans les corps» plutôt qu'à la pure forme du mouvement. *Me nourrir de ces expériences humaines sert de fondement à mon travail. J'essaie de capter ce qu'ils vivent, dans le moment.»* Pour ce faire, elle travaille avec l'énergie qu'elle trouve dans le studio plutôt que d'en

générer une artificielle. «J'aime rentrer dans le studio sans programme et saisir les moments beaux, authentiques et honnêtes qui passent, selon mes intuitions.» Il y a donc des moments survoltés, tristes, beaux, intenses, vulnérables, laids, sexuels...

Le titre renvoie à tous ces différents univers que chorégraphe et danseurs ont récréés, autant de personnages d'une même «famille excentrique et belle». A celle-ci répond une grande diversité de musiques, de Gilles Vigneault au Crow Klezmer Band en passant par Vivaldi. «C'est un monde d'émotions, très particulier, extrêmement délinquant, bestial, un peu narratif», résume M. Robitaille, qui a donné carte blanche à un autre chorégraphe pour cette soirée BJM: Rodrigo Pederneiras, le directeur artistique de la compagnie brésilienne Grupo Corpo, qui a charmé le public montréalais à deux reprises dans le cadre de Danse Danse.

La pièce MAPA, pour Marco Antonio Pena Araujo, compositeur brésilien à qui il rend hommage, le chorégraphe de Belo Horizonte a encore une fois puisé dans sa gestuelle ondulante si caractéristique du mélange des influences afro-brésiliennes qui fait sa signature. «Abstrait, figuratif, rythmique, ensoleillée» sont les mots qui viennent au directeur de BJM Danse pour la décrire. Pas de doute, la vaillante troupe montréalaise a tracé sa nouvelle voie à force de rigueur, mais aussi de perméabilité aux nouvelles esthétiques mondiales.

Le Devoir

Les Chambres des Jacques et MAPA, du 22 au 24 février au Théâtre Maisonneuve.

MÉDIAS

Des questions pertinentes

PAUL CAUCHON

Quebec espérait sûrement sensibiliser le public aux problèmes de financement de l'industrie télévisuelle. Mais on ne peut pas dire que l'entreprise a remporté la bataille des relations publiques.

La décision de Quebec de suspendre unilatéralement ses paiements au Fonds canadien de télévision (FCT) en janvier a été à peu près unanimement décriée. Les organismes du milieu télévisuel, les partis d'opposition à Ottawa, les éditeurs et chroniqueurs des médias ont vilipendé la méthode choisie par Quebec. Sans parler des lettres de citoyens diffusées sur les sites Internet, toujours plus virulentes que ce que les chroniqueurs pouvaient écrire.

Le ministre du Patrimoine, Bev Oda, et le président du CRTC ont fini par déclarer cette semaine que l'entreprise devait reprendre ses paiements. Quebec a donc fait savoir mardi soir qu'elle recommençait à verser ses contributions au FCT.

Mais la crise est loin d'être réglée. D'abord parce que Shaw, le grand câblodistributeur canadien-anglais, continue toujours de suspendre ses paiements au FCT. Ensuite parce que Quebec désire toujours créer son propre fonds de financement, lequel serait reconnu par le CRTC et contribuerait uniquement aux productions du groupe. Enfin parce que les questions soulevées par Quebec doivent obtenir des réponses.

Que les règles de financement de la télévision doivent être revues, personne ne le conteste. Mais les solutions ne seront pas faciles à trouver.

Le Fonds canadien de télévision a d'abord été créé en 1994 sous le nom de Fonds des câbles; il était alimenté alors uniquement par les câblodistributeurs. Pour pouvoir développer un réseau de distribution donnant accès à de nombreuses chaînes américaines, les entreprises acceptaient de verser un pourcentage de leurs profits dans un fonds d'aide à la production canadienne.

À la même époque, le CRTC permettait de développer des chaînes spécialisées canadiennes, ce qui a permis aux distributeurs de rendre leur produit commercial encore plus attrayant. C'est aussi à cette époque que le gouvernement a braqué le budget de Radio-Canada et encourageait le développement de la production indépendante. Ce sont d'ailleurs les producteurs indépendants qui ont accès à ce fonds.

Deux ans plus tard, Patrimoine Canada décidait de verser 100 millions par année à ce fonds; quant aux contributions des distributeurs (y compris les distributeurs par satellite), elles atteignent désormais 150 millions.

Ce fonds est géré par un conseil d'administration de 20 personnes qui représentent toute l'industrie. Il ne jette pas son argent par les fe-

nêtres et doit respecter des règles strictes et complexes. Par exemple, le tiers de son budget doit être consacré aux émissions en français et une partie doit aller à des émissions en langues autochtones.

Genres précis

Mais le plus important, c'est la règle voulant que le FCT finance des émissions dans quatre genres précis: les dramatiques, les documentaires, les émissions jeunesse et les «variétés et arts de la scène».

Pourquoi ces émissions? Parce que, compte tenu du marché canadien, de sa taille, de sa proximité avec les États-Unis, ce sont des émissions plus difficiles à financer, moins immédiatement rentables... et plus représentatives de la culture nationale.

Quebec, elle, aurait voulu que d'autres émissions soient admissibles au financement, dont la télé-réalité (et peut-être aussi les quiz et les magazines?). On remarquera d'ailleurs que TVA ne diffuse à peu près aucun documentaire ou émission jeunesse, et moins de fictions que Radio-Canada. Ce qui explique, entre autres choses, pourquoi les émissions de Radio-Canada retirent plus d'argent du FCT, puisque le mandat de la télévision publique exige qu'elle diffuse ce genre d'émissions. En décidant de réserver 37 % du montant du FCT à Radio-Canada, le gouvernement a voulu protéger cette obligation de la télévision publique.

On pourrait discuter longuement des autres genres d'émission qui pourraient être financés, comme on pourrait se demander si la proportion de 37 % réservée à Radio-Canada est adéquate. Ce sont des questions légitimes. Mais elles sont indissociables d'une discussion sur ce que devrait être le mandat de Radio-Canada et sur le genre d'émissions qui mériteraient, sur tous les réseaux, de recevoir l'aide publique parce qu'elles représentent le mieux la culture d'ici. On conviendra que ce sont des questions importantes, auxquelles Quebec ne peut pas répondre toute seule.

Quebec veut également que les productions sur de nouveaux supports, comme la vidéo sur commande ou Internet, soit admissibles au FCT. De façon générale, les intervenants de l'industrie donnent raison à Quebec sur ce point. Encore faut-il savoir de combien d'argent disposerait le FCT pour faire face à une telle ouverture. Le budget actuel du FCT est limité, et il n'arrive déjà pas à satisfaire toutes les demandes compte tenu de la multiplication des chaînes spécialisées, qui ont toutes un certain pourcentage de contenu canadien à respecter.

Ce ne sont là que quelques aspects de cette crise, sans parler de la répartition des droits audiovisuels dans le nouvel environnement numérique. Pourra-t-on tenir une discussion plus sereine sur ces sujets?

Le Devoir

Arion
ORFÈVRE BAROQUE
CLAIRE GUCHON
DIRECTRICE ARTISTIQUE
26 SAISON
2006-2007

Lumières
MÉDITERRANÉENNES

Soliste et chef invitée: ELIZABETH WALLFISCH, violon baroque

Cœuvres de: Corelli, Vivaldi, Geminiani, Locatelli et Leo

BILLETTS DISPONIBLES À PARTIR DE 15\$

RENSEIGNEMENTS ET BILLETTERIE:
(514) 355-1825 ou arion@early-music.com

Les 23 et 24 février 2007 à 20h, Salle Redpath, université McGill

Le 25 février 2007 à 14h, Théâtre des Esmeraldas du Centre d'Architecture

COMPLET

CCA

Hydro Québec présente

Leur NOUVEAU spectacle enfin à Montréal

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
8^e édition
DU 22 FÉVRIER AU 4 MARS 2007

[bjm_danse]

LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL

JEUDI, VENDREDI ET SAMEDI
22-23-24
FÉVRIER 20H

THÉÂTRE MAISONNEUVE, Pda

LES ARTS Financière Sun Life

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca

the forsythe company

EN EXCLUSIVITÉ CANADIENNE À OTTAWA! À NE PAS MANQUER!

« [William] Forsythe est sans rival. Il entrera dans l'histoire comme le Mozart du ballet. »
— DANSE EUROPE

Ricercar • Quintett • Fivefold
Une première nord-américaine

WILLIAM FORSYTHE DIRECTEUR ARTISTIQUE

Samedi 10 mars et dimanche 11 mars 2007
20 h Salle Southam
Centre national des Arts

BILLETTS À PARTIR DE 31 \$

CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE
www.nac-cna.ca

HEURES D'OUVERTURE DE LA BILLETTERIE DU CNA
du lundi au samedi : 10 h à 21 h

TARIFS ET FORFAITS DE GROUPE
613-947-7000 (384)
gr@nac-cna.ca

Avec l'appui de

Commanditaire du spectacle

Hôtel collaborateur

CULTURE



MUSIQUE CLASSIQUE

Wagner chez soi

La présentation à Montréal, par l'OSM et Kent Nagano, de *Tristan et Isolde* en version concert est une bonne occasion pour nous de faire le point sur les DVD d'opéras de Wagner qui sont arrivés récemment.

CHRISTOPHE HUSS

Le DVD reste en effet la meilleure façon pour nous d'entrer en contact avec l'œuvre de Wagner. Les moyens requis pour monter scéniquement un de ses grands opéras (*Tristan, Parsifal, Lohengrin, Le Ring, Les Maîtres chanteurs* ou *Tannhäuser*) dépassent largement les ressources de l'Opéra de Montréal, et la présentation récente de la *Tétralogie* par la Canadian Opera Company à Toronto était une première dans l'histoire canadienne. Le wagnérien québécois se transportera, par la magie du DVD, sur les plus grandes scènes, notamment européennes, où la subvention des scènes lyriques permet de s'engager dans des projets financièrement lourds.

Une vraie folie éditoriale s'est emparée des diverses étiquettes en ce qui concerne le *Ring des Nibelungen*. Les captations de la tétralogie par Boulez à Bayreuth (des films techniquement datés) et de Levine au Met ont été concurrencées par trois nouveaux cycles édités en l'espace de deux ans: Zagrossek à Stuttgart, De Billy à Barcelone et, plus récemment, Haenchen à Amsterdam. Ce dernier *Ring* en date, paru chez Opus Arte, associe Haenchen et le metteur en scène Pierre Audi. Il s'agit d'une vision alternative intéressante à défaut d'être convaincante. Pierre Audi travaille sur l'espace, intégrant l'orchestre dans l'action, jouant sur des formes et des niveaux. Mais l'architecture fait office de concept principal pour une vision qui se veut cosmique portée par une distribution hétérogène.

De Lohengrin à Tannhäuser

Kent Nagano est également présent dans cette vidéographie récente. Il y a un peu moins de deux ans paraissait chez Opus Arte un *Parsifal* fort intéressant, ne serait-ce que musicalement, pour avoir préservé la Kundry «historique» de Waltraud Meier, mais aussi pour la vision théâtrale songée de Nikolaus Lehnhoff, bien loin des fadaïses des apprentis sorciers qui sévissent sur les scènes allemandes.

En provenance de la même scène de Baden-Baden, voici à présent, sur la même étiquette, un *Lohengrin* enregistré en juin 2006. Même tandem aussi, mais pas même résultat. Marqué par des costumes parfois franchement ridicules, que même la contextualisation moderne ne justifiait pas, un montage vidéo un peu nerveux et surtout des atmosphères bleutées visuellement

épuisantes, ce *Lohengrin*, musicalement, sent le manque de préparation. Notre chef ne marque pas la discographie de la partition. Reste, là aussi, la grande Waltraud Meier, Ortrud admirable. Mais cela ne suffit pas pour sauver ce spectacle de *Lohengrin* chez les Schtroumpfs.

Deux autres captations de *Lohengrin* sont arrivées récemment. Ce sont des rééditions de spectacles de 1982 à Bayreuth et de 1986 à New York, tous deux avec Peter Hofmann dans le rôle-titre. La version Bayreuth (EuroArts) sous la direction de Woldemar Nelsson est mise en scène par Götz Friedrich, la new-yorkaise par August Everding (un DVD Deutsche Grammophon). Du grand classicisme donc. Les captations, d'une qualité technique très comparable, font correctement leurs vingt ans d'âge et le son est bon dans les deux cas. Préférence pour le spectacle de Bayreuth, avec un Hofmann plus en forme et une Karan Armstrong moins trébuchante qu'Eva Marton.

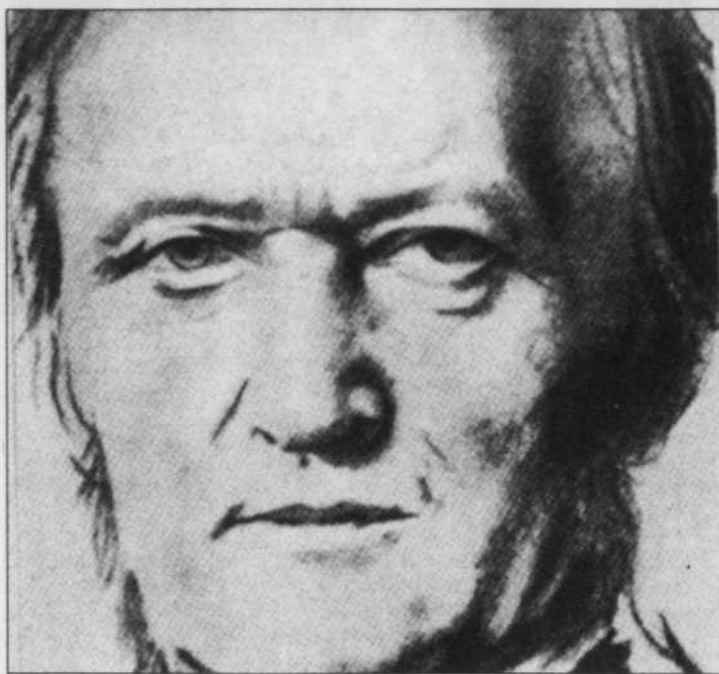
Comme celle de *Lohengrin*, la vidéographie récente de *Tannhäuser* mise sur les valeurs sûres Met-1983 (DG), avec le tandem Levine-Schenk, contre Bayreuth-1989 (EuroArts) dans une mise en scène de Wolfgang Wagner et la direction de Giuseppe Sinopoli. L'avantage en faveur de la version Bayreuth est ici extrêmement net pour un DVD majeur, grâce aussi à une très belle réalisation technique qui ne fait pas son âge.

On peut, par contre, laisser aux collectionneurs les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* joliment routiniers de Horst Stein et Wolfgang Wagner à Bayreuth en 1984 (DG), au profit des versions Levine (DG) et Welser-Möst (EMI) précédemment parues.

Tristan

Et nous arrivons à *Tristan et Isolde* et au grand choc de ce tour d'horizon. Non pas dans le DVD Opus Arte en provenance de Barcelone, sous la direction de Bertrand de Billy avec Deborah Polaski et John Treleaven, spectacle évoluant dans un décorum vraisemblable et souffrant du déséquilibre entre une Isolde à la hauteur de la tâche et un Tristan qui ne l'est pas.

L'événement nous vient de Genève à travers un spectacle de 2005, mis en scène par Olivier Py dans des décors et costumes modernes fascinants de Pierre-André Weitz. Armin Jordan, dans l'un de ses derniers témoignages enregistrés, y est enflammé. Le drame se déroule dans le ventre d'un



Richard Wagner

monstre d'acier, sorte de vaisseau fantôme. Noir et lumière s'y entrecroquent au même point que réalité et désir dans l'harmonisation de la musique.

Olivier Py ajoute au troisième acte à ces éléments l'eau, référence sans doute à Venise, où Wagner acheva sa vie. *Lugubre gondole*, composa alors Liszt. *Lugubre «ventre marin»* que celui de Py et

Weitz, où se déroule du vrai théâtre, scruté par une caméra qui suit l'agitation de la baguette de Jordan, la plus frémissante depuis Carlos Kleiber dans cette œuvre. Peu importe que Jeanne-Michèle Charbonnet et Clifton Forbis soient moins connus que d'autres chanteurs, ils s'acquittent aussi bien de leur tâche, avec, pour la rousse soprano, un tempérament dramatique certain. C'est fichtre prioritaire en la matière.

Collaborateur du Devoir



NOS RECOMMANDATIONS

Tannhäuser. Richard Versalle, Cheryl Studer, Wolfgang Brendel, Hans Sotin. Direction: Giuseppe Sinopoli. Bayreuth 1989. EuroArts (distr. Naxos). *Tristan und Isolde*. Jeanne-Michèle Charbonnet, Clifton Forbis, Mihoko Fujimura, Albert Dohmen, Alfred Reiter. Direction: Armin Jordan. Bel Air Classiques (distr. SRI).

ANGÈLE DUBEAU

fête ses 30 ans de carrière

avec Anton Kuerti
Yuli Turovsky
Oliver Jones
La pietà
François Dompierre

présente par Espace musique
dans le cadre des Arts Éphémères Sans Titre du Festival Montréal en Lumière

2 mars 2007 | 20 h

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 | 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

CD & DVD
Audio Surround 5.1

EN VENTE CHEZ
ARCHAMBAULT

anelekta.com
angedubeau.com

L'AMOUR est un opéra muet

D'après *Cosi fan tutte* de Mozart
Maîtrise d'œuvre Jean Assolin
Direction musicale Normand Forget

MIMBUS le corps du théâtre puntaèdre

du 13 février au 3 mars 2007, 20 heures

SPECIAL 2 POUR 1 Vendredi 23 et samedi 24 février
spectacle à 17 heures suivi d'une rencontre avec les artistes: 1 place achetée, 1 place offerte

Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier : 30 \$, étudiant : 20 \$
1945 rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

JAZZ

Stanley le mi-moyen

SERGE TRUFFAUT

Ce n'est ni récent ni très, très vieux. C'est une surprise, ou plus précisément la solution d'un mystère. Voilà, un soir de février 1961 le saxophoniste ténor Stanley Turrentine occupait la scène du Minton's, club célèbre parce que c'est à cet endroit que des petits roublards fomentèrent une révolution baptisée «bibop».

A ses côtés, il y avait le batteur Al Harewood, le contrebassiste George Tucker, le guitariste Grant Green et surtout, surtout, le grand pianiste Horace Parlan. Le spectacle avait été enregistré et publié par Blue Note. Mais voilà, cet album devait rendre l'âme, si l'on peut dire, lorsque le compact s'imposa au vinyle.

Toujours est-il que, lors de notre habituelle épicerie musicale, on a retrouvé sa trace dans les bacs des disques. L'étonnement éprouvé alors se conjuguait avec le petit bonheur. Mais très vite on a pesté contre la tyrannie des technocrates inventeurs du logiciel dit de gestion d'inventaire. Car à cause d'eux et de leur adhésion béate au Saint-Graal informatique, ce *live*, et bien d'autres avec lui, avait été oublié dans un entrepôt évidemment quelconque. Aujourd'hui, ce double compact étant disponible, c'est l'occasion rêvée d'évoquer l'art de Turrentine. Si John Coltrane, Sonny Rollins, Lester Young, Ben Webster, Coleman Hawkins, Dexter Gordon, Stan Getz et Zoot Sims (oui, oui) étaient dans la catégorie des poids lourds, lui était dans celle des mi-moyens. Il était l'égal de Hank Mo-

bley, Charles Rouse, Booker Ervin, Richie Kamuca, Teddy Edwards, Budd Johnson et cinq ou six autres.

Signe particulier? Turrentine a toujours défendu le style viril. Chacune de ses notes doit être... comment dire? Grosse, ample, sensuelle, foncée mais non sombre. Son répertoire? C'est bien simple, il est fait de standards, de classiques, de *Summertime* à *Love For Sale* en passant par *But Not For Me*. Bref, vous pouvez commander sans crainte ce *live*. Superbe de bout en bout!

Le 28 février, à l'Espace Dell'Arte, situé au 40 de la rue Jean-Talon Est, le compositeur, arrangeur et trompettiste Joe Sullivan dirigera son big-band, sans contredit l'un des meilleurs au Canada. Les solistes invités? Les saxophonistes André Leroux et Al Mclean ainsi que le trompettiste Aron Doyle. Il est certain que le très courageux Sullivan — fonder un big band... — interprétera des pièces de son dernier album, *Stop And Listen*, paru sur étiquette Effendi.

L'édition 2007 du Off-Festival de jazz de Montréal se tiendra du 22 juin au 1^{er} juillet. Ceux qui envisagent de se produire dans le cadre de cet événement essentiel ont jusqu'au 1^{er} mars pour présenter leur projet. Un nouveau conseil d'administration vient d'être créé, présidé par Christophe Papadimitriou. On leur souhaite la meilleure des chances.

Le Devoir

Danse contemporaine

Tangente

www.tangente.qc.ca
3400 Denon • Sherbrooke

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

du 22 février au 4 mars 2007
billetterie : 514 525 1500

MINMI Montréal/Nouvelles Musiques

Festival international

24 février/8 mars 2007
www.festivalmm.ca

26 concerts
72 compositeurs
28 ensembles
11 chefs d'orchestre
23 solistes
700 musiciens

SMCQ McGill Université de Montréal Centre de musique 1027

LE DEVOIR ARCHAMBAULT

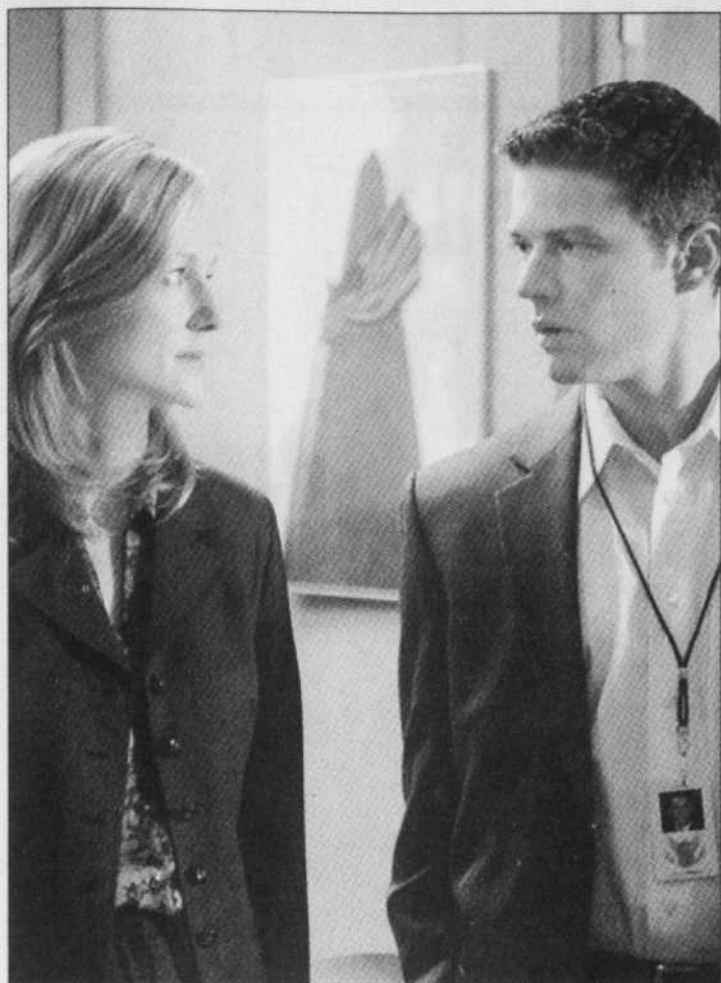
Tajecris

Cinéma



LA DIGNITÉ DU PEUPLE
(LA DIGNIDAD DE LOS NADIES) / FERNANDO SOLANAS

15h15 19h10 21h25



Laura Linney et Ryan Phillippe dans *Breach*, de Billy Ray

Puissant thriller

BREACH (BRÈCHE)

De Billy Ray. Avec Ryan Phillippe, Chris Cooper, Laura Linney, Caroline Dhavernas, Gary Cole, Dennis Haysbert, Kathleen Quinlan. Scénario: Adam Mazer, William Rotko, Billy Ray. Image: Tak Fujimoto. Montage: Jeffrey Ford. Musique: Mychael Danna. États-Unis, 2007, 110 min.

MARTIN BILODEAU

Comment ne pas redouter le sceau «histoire vécue»? On l'accole si souvent, à tort ou à raison, à des films sans mérite artistique, dont l'existence n'est motivée que par ce fait, difficilement vérifiable au demeurant. *Breach*, de Billy Ray, vaut mieux que tout ça. Parce que au-delà de l'histoire racontée, largement documentée dans les médias, du traître à la nation Robert Hanssen, il y a un thriller d'espionnage éclairant et puissant sur les entrailles du FBI et un constat lucide sur l'ambiguïté de la mission de l'institution fédérale dans la décennie qui a suivi la chute du Mur.

Le brillant Chris Cooper campe Hanssen, qui est aux Américains ce que Jean-Claude Romand est aux Français. Soit un menteur extraordinaire, qui menait une double vie. Sous des dehors respectables (agent décoré du FBI, père et mari exemplaires, catholique dévot), Hanssen a vendu des secrets d'État aux Soviétiques avant la chute du Mur, aux Russes après. Une enquête interne, conduite par une armée d'investigateurs synthétisés à l'écran par l'épatante Laura Linney, qui mène le jeu, et le murissant Ryan Phillippe, en taupé posant comme secrétaire auprès de Hanssen, a fini par le faire tomber. En 2001. Les dommages qu'il a causés, en pertes économiques et humaines, sont inestimables.

Billy Ray s'était fait remarquer en 2003 avec un premier long métrage racontant l'histoire vécue d'un autre menteur — *Shattered Glass*, sur le journaliste déchu du *New York Times* Stephen Glass, qui inventait l'information. Comme dans le film précédent, le cinéaste traque la nuance, éclaire les ombres, transcende les notions de bien et de mal pour interroger des notions plus ambiguës, telles la vérité des individus, la raison d'État, l'obéissance et l'orgueil.

Ray filme (à Toronto) ce jeu de chat et de souris comme s'il s'agissait d'une partie d'échecs: il développe l'intrigue avec

concentration, circule à pas feutrés entre chacun des personnages, recourt à des silences et à des non-dits électrifants pour communiquer l'essentiel, sculpte le reste au moyen de dialogues directs, asséchés, percuteurs. Certes, la relation amoureuse compromise du jeune héros avec sa conjointe, solidement campée par Caroline Dhavernas, n'a pas la force dramatique souhaitée et semble servir un discours (sur la difficulté pour les soldats de l'État de concilier travail et famille) sommairement développé et pas très neuf.

Malgré ces quelques lourdeurs, le film maintient le cap et fascine sans relâche. Le mérite revient en grande partie à Chris Cooper, pervers et émouvant, vilain et attachant, dont on souhaite la chute (enjeu du film) en la craignant.

C'est si rare de voir un grand acteur à l'œuvre dans un film à sa hauteur.

Collaborateur du Devoir

MA FILLE MON ANGE

Réalisation: Alexis Durand-Brault. Scénario: Pierre Szalowski. Avec Michel Côté, Karine Vanasse, Laurence Leboeuf, Dominique Leduc. Image: Yves Bélanger. Montage: Richard Comeau. Musique: Normand Corbeil. Québec, 2007, 86 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est l'histoire d'une fille «pas parfaite, juste normale», une fille d'aujourd'hui qui rêve du prince charmant tout en se baladant sur Internet, qui s'habille de manière aguichante pour mieux camoufler son inexpérience sentimentale. Et c'est surtout le drame d'une petite bourgeoise de Québec qu'un ogre nommé Montréal va croquer à belles dents, entraînant son père dans sa chute.

Ma fille mon ange, le premier long métrage d'Alexis Durand-Brault, associé surtout à la publicité et à la direction photo (*Elles étaient cinq*, de Ghyslaine Côté), orchestre la collision de mondes qui semblent évoluer en parallèle: l'industrie de la pornographie et l'univers feutré d'une famille respectable. Par désir d'émancipation, Nathalie (Karine Vanasse), supposément une étudiante modèle en droit, devient vamp sur un site porno et invite les internautes à l'admirer d'ici quelques jours dans une performance en direct. Parmi eux, on compte Germain (Michel Côté, d'un seul bloc), son père, un conseiller politique qui jusque-là ne faisait que se rincer l'œil, installé dans le confort avec Jeanne (Dominique Leduc, à la limite de l'invisibilité), son épouse depuis 30 ans.

Bouleversé par cette découverte, il part à la recherche de sa fille unique. Il se tourne d'abord vers Angélique (Laurence Leboeuf), son amie et colocataire, devenue depuis toxicomane et danseuse nue, ce que Germain ignorait. Elle lui donne la piste de Luc (Nicolas Canuel), un important producteur de sites pornos, qui sait très bien où se cache celle qui, dans le cyberspace, se surnomme Samantha. Les choses se compliquent lorsque l'«acteur» (Pierre-Luc

Rendez-vous manqué

Ma fille mon ange est un film trop sage pour un sujet sulfureux



Michel Côté et Karine Vanasse dans *Ma fille mon ange*, d'Alexis Durand-Brault

Brillant) avec qui Nathalie devait accomplir sa performance est assassiné. Germain revient avec elle à Québec, mais un enquêteur (Christian Bégin) les retrouve et a plusieurs questions à poser à cette fille «juste normale».

En choisissant cette famille bon chic bon genre comme point d'ancrage, Alexis Durand-Brault veut donner un petit frisson aux bien-pensants: ça pourrait aussi vous arriver, ce n'est pas que le lot des milieux défavorisés. Mais son esthétique proprette contamine tout le film, peu importe que l'on se retrouve dans un club de danseuses, au fond d'une ruelle ou dans une maison bourgeoise. Il y a sans doute un drame qui se joue, mais le cinéaste l'aborde d'une manière si lisse, à la limite du racolage publicitaire, que l'on en vient à croire que cet univers a de la classe et du style tant la sexualité y est pudique et la violence, méthodiquement contrôlée.

Dans un désir évident d'égrati-

ner son aura de perfection, Karine Vanasse semble jouer sa dernière carte, mais là encore, on ne sent jamais l'innocence perdue, la naïveté bafouée, la douloureuse traversée du miroir. Ne reste qu'une actrice qui veut repousser ses limites — comme elle tentait de le faire dans *Sans elle*, de Jean Beaudin —, mais au prix d'efforts pas encore couronnés de succès. Tout le contraire de Laurence Leboeuf qui, en l'espace de quelques scènes et d'une série de regards assassins ou désespérés, nous donne une idée de ce que *Ma fille mon ange* aurait pu être: teinté d'un réel désespoir, opposant un contraste violent entre l'insouciance confortable des uns et la cadence arrogante des autres.

Derrière les bonnes intentions (et le message d'intérêt public sur la saleté morale de Montréal...) se cache une intrigue policière qui, pour tirer le coupable de son chapeau, offre des solutions aussi expéditives qu'ab-

surdes. Un film trop sage pour un sujet sulfureux, quelque chose comme un rendez-vous manqué.

Collaborateur du Devoir

PALMARÈS
DVD
ARCHAMBAULT
QUEBEC MEDIA

Résultats des ventes:
Du 6 au 6 février 2007

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 JEAN DE FLORETTE/
MANON DES SOURCES
- 2 CHARMED
Complete Season 7
- 3 CINDERELLA 3
- 4 CHICK'N SWELL
Série 3
- 5 FLAGS OF OUR FATHERS
- 6 PASSE-PARTOUT
- 7 FRANÇOIS EN SÉRIE
Saison 1
- 8 BON COP, BAD COP
- 9 UN DIMANCHE À KIGALI
- 10 MINUIT, LE SOIR
Saison 2

VARIÉTÉS

- 1 NATHALIE LAMBERT
Cardio Latino
- 2 PATRICK NORMAN
Tu peux frapper...
- 3 AN INCONVENIENT TRUTH
- 4 GRÉGORIE CHARLES
Noir et blanc
- 5 DIEUX DU STADE
Making Of (2007)
- 6 LOUIS-JOSÉ HOUE
À l'Olympia de Montréal
LES NORDIQUES
- 7 DELIRIOUS
- 8 NICOLE BORDELEAU
Le yoga pour tous
- 9 ROGER HODGSON
Take The Long Way Home
- 10

UN RÉEL MOMENT D'INNOVATIONS, DE RECHERCHES ET DE PARTAGES AVEC UN PUBLIC TOUJOURS PLUS AVIDE DE NOUVEAUTÉ. TEMPS D'IMAGES BOUSCULE LA CRÉATION ET LES FRONTIÈRES ARTISTIQUES. ■ 20 MINUTES, FRANCE

LES CONSTELLATIONS DYNAMIQUES

MINDROOTS / MOMENT FACTORY (CANADA)

VENDREDI 23 ET SAMEDI 24 FÉVRIER
MARDI 27, MERCREDI 28 FÉVRIER
ET JEUDI 1^{er} MARS

UNE PERFORMANCE INTERDISCIPLINAIRE
AVEC JOHNNY RANGER, MICHEL F. CÔTÉ, ISAIAH CECCARELLI,
CHANTI WADGE, BRIGITTE POURPART, LUCIANA PINTO.

TEMPS D'IMAGES

DES PASSERELLES INTERNATIONALES ÉTONNANTES ENTRE ARTS DE LA SCÈNE ET ARTS DE L'IMAGE
UNEXPECTED INTERNATIONAL BRIDGES BETWEEN PERFORMING AND VISUAL ARTS

DU 23 FÉVRIER AU 3 MARS 07

SPECTACLES / CHANTIERS / INSTALLATIONS
PROJECTIONS VIDÉOS / RENCONTRES / DÉBAT
NUIT BLANCHE, RENDEZ-VOUS FESTIVAL

USINE C
www.usine-c.com

GUICHET 514.521.4493 / ADMISSION 514.790.1245 / WWW.ADMISSION.COM
TEMPS D'IMAGES MONTREAL, ÉDITION NORD-AMÉRICAINE CRÉÉE PAR L'USINE C AVEC LE SOUTIEN DE

Affaires municipales et Affaires Québec

PASSEPORT TEMPS D'IMAGES
PASSEPORT EN VENTE À L'USINE-C

25 ANS
QU'ON SE
DONNE LA
RÉPLIQUE

WWW.RVCQ.COM

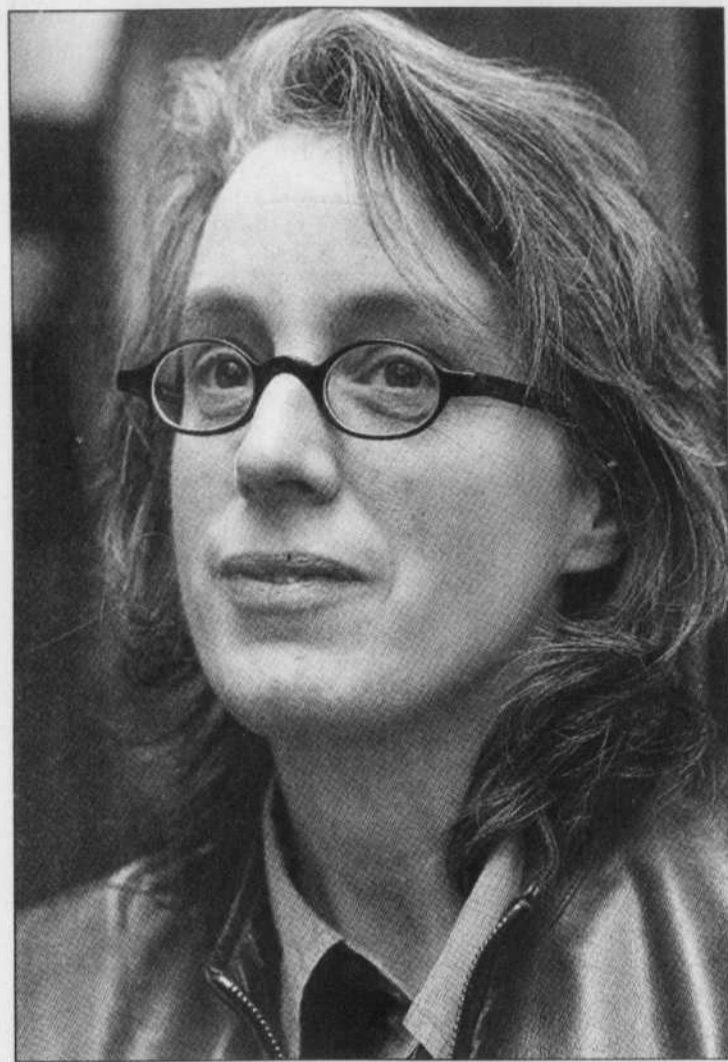
PRÉSENTE
SAQ

LES RENDEZ-VOUS
DU CINÉMA QUÉBÉCOIS 25^e édition

MONTREAL 15-25.FÉVRIER.2007 QUÉBEC 19-25.FÉVRIER.2007 WWW.RVCQ.COM



Cinéma



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La réalisatrice du film *Dans les villes*, Catherine Martin

Catherine Martin, cinéaste-poète

Son film *Dans les villes*, œuvre fragile qui poétise Montréal, prend l'affiche vendredi prochain dans nos salles

ODILE TREMBLAY

Catherine Martin est une cinéaste-poète qui explore les signes, écoute les silences. Tour à tour documentariste (*Les Dames du 9*) et aux commandes d'une caméra de fiction (magnifique *Mariages* explorant la transmission féminine), elle puise aux deux genres, marie leurs esprits.

À l'heure d'aborder la faune contemporaine de Montréal, elle puise son inspiration à des sources poétiques et au cinéma direct. Ses personnages, fragiles, en quête d'une vérité qui leur échappe, n'ont rien à voir avec les m'as-tu-voilà qui roulent des mécaniques dans les talk-shows. «Je n'écoute pas la télé», dit-elle.

Dans *les villes* gagne les écrans vendredi prochain. Mais on a rencontré Catherine Martin à la veille de son départ pour le Festival de Berlin. Dans *les villes* et son documentaire *L'Esprit des lieux* (qui retourne 35 ans après sur le parcours photo de Gabor Szilasi dans Charlevoix) étaient sélectionnés à la Berlinale.

En 2002, *Mariages* avait déjà pris le chemin du grand rendez-vous allemand, qui l'a manifestement adoptée.

«J'ai fait *L'Esprit des lieux* et *Dans les villes* en parallèle, explique Catherine Martin. Dans ce dernier, cinq personnes se croisent, se frôlent ou se repoussent sur le macadam urbain, sur fond de solitude mais aussi de solidarité. Entre ombre et lumière. Il y a un personnage suicidaire, mais aussi des rencontres, des élans de générosité.»

Des personnages «impossibles»

Dans sa mosaïque éclatée surgissent trois générations de personnages. «Ils sont tous en décalage face à l'urbanité, précise la cinéaste. J'ai voulu enlever des signes du présent pour rendre leur parcours plus intemporel. C'est un poème urbain. Plusieurs personnages marchent beaucoup. La ville possède sa mythologie.»

Dans *Mariages*, Catherine Martin s'était surtout concentrée sur le parcours d'une jeune fille trop ardente pour son époque obscure — le XIX^e siècle. «Cette fois, j'ai mis en scène un quatuor. Il s'agit d'une œuvre minimaliste, centrée sur les petites choses du quotidien auxquelles on n'accorde

pas d'attention.» *Mariages* aussi était aux aguets de ces gestes-là, comme de ces pas perdus.

Le film met en scène Robert Lepage dans la peau d'un photographe aveugle. Son personnage est inspiré d'un photographe slovène important qui ne voit pas mais saisit les contours, ressent les lumières et crée des images impressionnantes. «Être aveugle représentait un défi qui excitait beaucoup Robert. Son personnage cherche à saisir quelque chose du monde.»

Sa Joséphine (Hélène Loïse), femme en fin de vie dont l'existence discrète s'est jouée à l'ombre d'un amour jamais consommé, Catherine Martin a voulu lui redonner une importance. «Tant de destins analogues demeurent toujours dans l'ombre, voués à une mort solitaire et inconnue.»

Elle a créé le personnage de Fanny (Hélène Florent), qui pleure la nuit pour tous ceux qui n'arrivent pas à verser

des larmes. «Mes personnages naissent du sentiment qu'on a de l'état de compassion. On croise le regard d'un démenti, et parfois on se détourne pour se protéger. Parfois on tente quelque chose...»

Dans *les villes* met en scène des arbres, vrais personnages aussi, immobiles, muets, mais qui n'en pensent pas moins. Fanny les soigne. «Les arbres peuvent être témoins de notre vie, nous accompagner tout au long du parcours. Coupés, blessés ou entretenus, en ville, ils existent en fonction de nous.»

Catherine Martin a habité longtemps près du monastère des carmélites dans le Mile End de Montréal. «J'étais fascinée par cet endroit, mais je n'ai jamais entendu les religieuses chanter les *Laudes* et les *Vêpres*. On m'avait pourtant parlé de ces chants. À la chapelle, nous sommes allés les écouter. Ils sont dans le film.» Les murs de pierre résonnent de ces voix aux accents célestes.

Catherine Martin prépare un autre film de fiction. «Ça se déroulera à notre époque dans une campagne près de Kamouraska, en hiver.» Toute ressemblance avec l'œuvre d'un certain Claude Jutra est fortuite...

«C'est qu'à Kamouraska, on sent ce lien mystérieux et fort d'un lieu avec le fleuve.»

Le Devoir

Insolite Minghella

BREAKING AND ENTERING (PAR EFFRACTION)

Réalisation: Anthony Minghella. Avec Jude Law, Juliette Binoche, Robin Wright Penn, Martin Freeman, Rafi Gavron, Poppy Rogers. Image: Benoit Delhomme. Montage: Lisa Gunning. Musique: Gabriel Yared et Underworld.

ODILE TREMBLAY

Un peu dans la lignée de son tout premier long métrage en 1991, *Truly, Madly, Deeply*, le Britannique Anthony Minghella réapparoît une certaine intimité à travers *Breaking and Entering*, sur le macadam londonien où des univers disparates s'entrecroisent.

Nous voici loin des films à grand déploiement qui le caractérisaient depuis plusieurs années: *Le Patient anglais*, *The Talented Mr. Ripley*, *Cold Mountain*. L'oscarisé Anthony Minghella peut s'offrir toutes les stars qu'il convoite sur son plateau d'argent et les réunir en de nouvelles combinaisons.

Juliette Binoche, vedette du *Patient anglais*, donne ici la réplique à Jude Law (*The Talented Mr. Ripley*, *Cold Mountain*) dans une œuvre contemporaine et insolite qui porte la marque Minghella: mélange de professionnalisme extrême et d'une certaine froideur stylistique. Le bruitage, la musique, la caméra, le rythme sont contemporains, stylisés, punchés.

Sa mise en scène parfaitement huilée manque toutefois de cette imperfection qui confère une couleur au film. *Breaking and Entering* demeure un beau film, déparé par un dénouement trop moral sur les pièges de l'adultère, dénouement surtout confus, en fait.

Des couches urbaines s'entre-



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Jude Law et Juliette Binoche dans *Breaking and Entering*, d'Anthony Minghella

choquent comme des plaques tectoniques, appelées à se repousser ultimement. Chacun retournera dans sa caste, mais un moment, le déclin de la communication a eu lieu.

Le nœud de l'intrigue est intéressant et il ouvre la porte à tous les affaissements. Dans une boîte prospère d'architectes, des vols par effraction répétés entraînent un jeu de piste. Sur les traces d'un jeune voleur, un des architectes (Jude Law) en profite pour s'éloigner d'un mariage problématique. Il se laisse dériver loin de sa belle épouse enquiquineuse (Robin Wright Penn) et de leur fille autiste (Poppy Rogers).

Les vols ouvrent pour lui la porte d'un univers parallèle: celui d'une émigrante bosniaque (Juliette Bi-

noche) et de son fils ado (Rafi Gavron) perturbé, voleur à ses heures, acrobate araignée qui bondit sur les toits et se glisse dans les trous de souris des toits londoniens. Une liaison entre le riche architecte et la couturière émigrée viendra à la fois brouiller les pistes et révéler les coulisses de nos cités modernes. Car il y a vol et vol, tromperie et tromperie. Rien n'est tout blanc ou tout noir.

Là où la blonde Robin Wright Penn joue sur un registre de respectabilité quand même limité, le personnage de Juliette Binoche — le plus beau du lot et le seul vraiment touchant — s'ouvre sur les drames de son passé, avec un registre d'humanité et de souffrance. Le jeune Rafi Gavron en adolescent troublé, à cheval sur deux cultures,

possède une beauté d'ange noir, personnage qui peut être aspiré dans une sphère ou l'autre et se tient sur la crête des possibles. Mais le rôle de Jude Law demeure ambigu. Son profil d'homme immature est transformé par cet amour parallèle, propulsé au-dessus de lui-même, récupéré en bout de piste. Ce beau film — avec des scènes d'envol (ces jeunes cambrioleurs acrobates sur les toits) et d'amour blessé (vive Juliette Binoche!) — n'arrive pas au bout de sa démonstration. Dommage!

Le Devoir

Retourner l'échec comme un gant

FIRE!

Réalisation: Annabelle Gurwitch. Image et montage: Chris Bradley et Kyle La Brache. Au cinéma du Parc. En v.o. anglaise.

ODILE TREMBLAY

En cette triste époque où tout un chacun aspire à devenir un parfait petit *winner*, le documentaire d'Annabelle Gurwitch tombe comme un cheveu sur la soupe.

L'actrice humoriste américaine, avec ce documentaire, s'est penchée sur l'échec comme art de vivre et occasion de grandir. En novembre 2003, elle avait été renvoyée par Woody Allen d'une pièce de théâtre à New York, le célèbre binoclard ayant invoqué son incompetence tout en la traitant de demeure.

Dur coup! Qu'elle a détourné à son avantage en le criant sur tous les toits. Le revers devint un titre de gloire, celui d'avoir été écon-

duite par une icône culturelle, puis un livre. Annabelle Gurwitch ne s'est pas arrêtée en si bon chemin, puisqu'elle a récolté ensuite les histoires de personnes issues de toutes sortes de milieux qui ont été chassées d'un emploi, dans des conditions généralement humiliantes. Ces témoignages sur scène sont devenus une pièce. Le documentaire est né dans la foulée des autres supports dérivés de ce *Fired!* Livre, pièce et film valent bien trois thérapies et donnent presque envie d'avoir été mis dehors par Woody Allen.

Au *finish*, le documentaire se révèle assez drôle, porté par son excellente idée de retourner l'échec comme un gant. Le film puise beaucoup à la pièce, où chaque *loser* vient faire son petit tour de piste, en ironisant sur son histoire. Il y a même un ex-cuisinier de la Maison-Blanche qui dut rendre son tablier, un comédien-jadis préposé au vestiaire ayant accompli le tour de force

d'avoir été renvoyée pour avoir mal suspendu un manteau. Ou cette dame chassée de son boulot parce qu'elle fumait en dehors du bureau (!), avant de lutter pour ses droits).

Tout cela est joué avec beaucoup d'humour. Annabelle Gurwitch interroge aussi ceux qui contrôlent ou analysent les conditions d'emploi actuelles aux États-Unis. Le fait d'être éjecté d'une boîte, pour une raison ou une autre, est ici décrit comme une des étapes inévitables sur le chemin d'une vie professionnelle. Ce rejet étant la pire mais aussi parfois la meilleure chose qui puisse survenir.

Des longueurs, un documentaire qui n'affiche guère de préoccupations esthétiques, mais un bon moment à passer, et la démonstration que l'échec est très «tendance» dans la Grosse Pomme... L'histoire ne dit pas comment Woody Allen a réagi à cette drôle de réplique que lui sert l'actrice

éconduite. Gageons qu'il en a savouré toute l'ironie.

Le Devoir



SOURCE CINÉMA DU PARC

Annabelle Gurwitch

AVANT LA CHUTE DU RIDEAU DE FER, LA POLICE SECRÈTE ÉCOUTAIT TOUS VOS SECRETS.

«CAPTIVANT D'UN BOUT À L'AUTRE, PRENANT, SURPRENANT ET TRÈS ÉMOUVANT!»

—Marie-Christine Trottier, RADIO-CANADA (Désautels)

NOMINATION AUX OSCARS®
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★

«UN GRAND FILM. UNE ŒUVRE MAJEURE.»

—Marc-André Lussier, LA PRESSE

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»

—David Thompson, THE GUARDIAN

★★★★★ (sur 5)

«REMARQUABLE! DU GRAND CINÉMA!»

—John Griffin, THE GAZETTE

★★★★★

«CAPTIVANT!»

—Michel Coulombe, RADIO-CANADA

LA VIE DES AUTRES

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARC

metropole

À L'AFFICHE

version originale avec sous-titres français

version originale avec sous-titres anglais

EX-CENTRIS LE CLAP CINÉMA AMC LE FORUM 22

Voyez la bande-annonce à <http://www.sonyclassics.com/thelivesofothers/>

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$
MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA

LETTRES D'IWO JIMA (v.o. a.-l. française)
à 13h00, 15h40, 18h15, 21h00 EN EXCLUSIVITÉ

LETTERS FROM IWO JIMA (v.o. a.-l. anglaise) à 13h00, 17h15

LE LABYRINTHE DE PAN (v.o. a.-l. française)
à 14h45, 17h00, 19h15, 21h30 EN EXCLUSIVITÉ

LA PUBLICITÉ, ÇA C'EST DU CINÉMA! (LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES MONDIAUX) à 13h30, 15h45

THE DANISH POET EN EXCLUSIVITÉ

EN NOMINATION AUX OSCARS POUR MEILLEUR COURT MÉTRAGE D'ANNÉE (FILM CANADIEN) à 21h35 suivi du film **FIRE!**

FIRE! à 21h35 EN EXCLUSIVITÉ

3575, avenue du Parc • (514) 281-1900

www.cinemaduparc.com

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL
FORUM INTERNATIONAL
DU NOUVEAU CINÉMA À BERLIN

dans les villes
un film de Catherine Martin

HÉLÈNE FLORENT
ROBERT LEPAGE
HÉLÈNE LOISELLE
ÈVE DURANCEAU
BÉATRICE PICARD

PRODUIT PAR RÉAL CHABOT

DÈS LE 23 FÉVRIER 2007